

Merlin, de la tradition brittonique médiévale à la littérature orale de Basse-Bretagne

Patrice Marquand

► **To cite this version:**

Patrice Marquand. Merlin, de la tradition brittonique médiévale à la littérature orale de Basse-Bretagne. Session de formation de la Société de Mythologie Française, Apr 2006, Landeleau (Finistère), France. halshs-00612951

HAL Id: halshs-00612951

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00612951>

Submitted on 1 Aug 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Patrice Marquand

Université Européenne de Bretagne, F-35000 Rennes, France

Université Rennes 2, CRBC, EA 4451, F-35000 Rennes, France

Merlin, de la tradition brittonique médiévale à la littérature orale de Basse-Bretagne

Introduction

Merlin est l'un des personnages les plus complexes du monde brittonique, un nom qui présente plusieurs facettes, un même caractère que l'on retrouve sous les traits de plusieurs autres personnages. Merlin, l'homme sauvage, le fou du bois, le prophète ; Lailoken, Suibhne, Skolan, Gwenc'hlan, autant de noms qui se rapportent tous à Merlin, si bien qu'il est parfois difficile de s'y retrouver. Le but de cette étude est de retracer rapidement l'histoire du personnage de Merlin dans la littérature écrite et orale, de la forêt de Celyddon jusqu'en Centre-Bretagne, de 573 aux années 1980. Mais avant de commencer, il serait bon de préciser quelques points.

1 - Préambule : quelques fondamentaux

1-1 : Le domaine brittonique

Qu'entend-on par tradition brittonique ou littérature brittonique médiévale ? Il s'agit d'une tradition et d'une littérature que l'on considère commune à l'ensemble des pays de langue brittonique au Moyen-Âge, à savoir le sud de l'Ecosse (royaumes de Gododdin et de Strathclyde), le nord de l'Angleterre (royaumes de Rheged et d'Elmet), le Pays de Galles, la Cornouailles, le Devon et la Bretagne armoricaine.

En effet, même si la littérature brittonique est pour l'essentiel rédigée en gallois, elle n'appartient pas en propre au Pays de Galles, et la plupart des traditions qu'elle rapporte ne sont pas nées dans ce pays, mais dans ce qu'on appelle *yr Hen Ogledd*, le Vieux Nord. Presque tous les premiers exemples de poésie galloise - Gododdin, *Canu Llyvarc'h Hen*, poèmes de Taliesin - appartiennent à l'origine aux régions du nord de l'Angleterre et du sud de l'Ecosse, ces dernières étant en réalité à l'extérieur des limites de la province impériale, lorsque les Romains abandonnèrent le mur d'Antonin vers la fin du second siècle. Les traditions celtiques indigènes avaient donc toute opportunité d'y prospérer.

De même, la plupart des grands héros de la tradition brittonique, Arthur, Urien, Owein, Peredur, etc...sont tous au départ des héros du Nord. Ce Vieux Nord peut-être considéré comme le berceau de la tradition brittonique, tradition qui se diffusa ensuite au Pays de Galles dès le 5^{ème} siècle, avec l'arrivée de Cunedda, chef du Nord, en Gwynedd pour en chasser les Irlandais. Ensuite, et malgré les avancées des Saxons, le contact s'est toujours maintenu entre le Pays de Galles et le Vieux Nord, où l'on parlait encore britton au 12^{ème} siècle¹.

¹ Ceri W. Lewis. « The historical background of early Welsh verse. », *A Guide to Welsh Literature*, Jarman, A.O.H. (dir.), Cardiff : University of Wales Press, vol. 1, 1992, p. 29-41.

Par ailleurs, lorsque les Brittons de Galles et de Cornouailles émigrèrent en Armorique aux 5^{ème} et 6^{ème} siècles pour y fonder la Bretagne actuelle, ils emmenèrent avec eux leurs bardes, leurs traditions et leur culture. Là aussi, des liens étroits subsistèrent entre les deux Bretagne, la Grande et la Petite, liens politiques jusqu'au 8^{ème} siècle, religieux jusqu'au 9^{ème} siècle, culturels et linguistiques (intercompréhension) jusqu'au 13^{ème} siècle. On peut donc parler d'une tradition littéraire commune de Dumbarton à Guérande, tradition qui s'exprime dans la « lingua britannica », la langue bretonne ou brittonique.

1-2 : Tradition écrite et tradition orale

Les Celtes, comme d'ailleurs les autres peuples indo-européens de l'Antiquité, ont toujours privilégié l'oral par rapport à l'écrit, même s'ils connaissaient l'écriture et l'utilisaient dans des domaines spécifiques, comme la magie. Mais les récits mythologiques et religieux, l'Histoire ou même les lois étaient transmis oralement, sous forme poétique². Si la plupart des peuples indo-européens ont adopté l'écriture, les Celtes ont conservé beaucoup plus longtemps la prédominance de l'oral sur l'écrit, ce sont des professionnels de la mémoire. De temps en temps, et dans certaines conditions, comme la christianisation en Irlande, ils mettront leurs traditions par écrit, mais la tradition orale ne s'arrête pas pour autant.

L'oralité est alors dite mixte, en ce sens que l'écriture est connue et utilisée, mais qu'elle a peu d'influence sur la culture d'une société dont l'expression est d'abord orale puis, parfois, écrite. Pour compléter ces définitions, on parlera d'oralité primaire lorsqu'une société n'a aucun contact avec l'écrit, et d'oralité seconde lorsque cette oralité se recompose à partir de l'écriture devenue base d'expression de la culture (société actuelle). La société médiévale occidentale dans son ensemble est dans une situation d'oralité mixte jusqu'au 16^{ème} c'est-à-dire jusqu'à l'invention de l'imprimerie³. Le texte sur parchemin n'est en fait qu'un instantané, à un moment donné, d'une tradition qui vit et se transmet oralement en parallèle et en continu. Il ne donne qu'un reflet, qu'un aspect de cette tradition, et surtout, la date de composition de ce texte n'a rien à voir avec la date de composition de l'œuvre qu'il contient.

En clair, il ne faut pas confondre date du manuscrit et date de composition de l'œuvre, comme l'ont souvent fait certains chercheurs. Ainsi, la totalité de la littérature brittonique nous est connue par des manuscrits gallois datant de la fin du 12^{ème} siècle jusqu'au 15^{ème} siècle, c'est-à-dire qu'ils sont postérieurs aux œuvres de Geoffroy de Monmouth, de Chrétien de Troyes, de Marie de France, de Thomas d'Angleterre, de Béroul. Or, leur contenu est précisément la source de ces écrivains.

En fait, après étude de la langue et du contenu de ces textes gallois, on peut définir trois dates : la date du manuscrit conservé (12^{ème}-15^{ème} siècle), la date de première mise par écrit, les textes conservant souvent des archaïsmes de langage : 9^{ème}-11^{ème} siècle, période qui voit une intense floraison littéraire à l'initiative des rois de Gwynedd Rhodri Mawr et Hywell Dda. Enfin, grâce au contenu, qui se réfère souvent à des faits et personnages historiques, la date de composition orale de l'œuvre : 5^{ème}-6^{ème} siècles. On a donc au minimum une transmission orale pendant trois siècles, souvent beaucoup plus.

² Bernard Sergent. *Les Indo-Européens*. Paris : Payot, 1995, p. 386-389. Christian-J. Guyonvarc'h, Christian-J. & Françoise Le Roux. *Les Druides*. Rennes : Ouest-France, 1986. p. 267-269.

³ Paul Zumthor. *La lettre et la voix*. Paris : Seuil, 1987. p. 18-30.

2 - La tradition bretonne insulaire : sources galloises et latines

2-1 : les poèmes gallois attribués à Myrddin

Donc, nous allons commencer par étudier les poèmes gallois attribués à Myrddin car, bien qu'ils soient conservés dans le Livre Noir de Carmarthen (vers 1200) et dans le Livre Rouge de Hergest (vers 1400), ils semblent beaucoup plus anciens. Ces poèmes, au nombre de six, consistent principalement en des prophéties politiques qui traitent de l'histoire ancienne des Gallois et de leurs derniers combats contre les Anglo-normands, mais certaines strophes indiquent l'existence d'une légende ancienne.

Dans les *Afallennau*, par exemple, il y a trois strophes entièrement libres de toute vaticination et qui apparaissent ensembles dans tous les anciens textes. Elles contiennent probablement la plus ancienne matière de la légende de Myrddin en gallois et peuvent être regardées comme le noyau autour duquel se développa le poème des *Afalennau*. Dans ce poème, Myrddin, vagabond à demi-fou vivant pauvrement dans la forêt de Celyddon et doué du don de prophétie, s'adresse à un pommier (*Afalenn*). Dans un autre poème, les *Hoainau*, il s'adresse à un marcassin.

Dans ces deux poèmes, Myrddin fait référence à la bataille d'Arfderydd à laquelle il portait un torque d'or, et où fut tué son seigneur Gwenddolau. C'est aussi à l'issue de cette bataille qu'il devint fou et qu'il s'enfuit dans les bois de Celyddon, croyant être chassé par les hommes de Rhydderch Hael, vainqueur de la bataille. Il s'accuse d'avoir tué le fils et la fille de sa sœur Gwenddydd, et s'en repend amèrement « Hélas ! Jésus, que n'est venue ma mort, avant qu'il n'advienne à ma main de tuer le fils de Gwenddydd ! » et demande pardon pour ses fautes : « Après avoir éprouvé la maladie et l'affliction autour de la forêt de Celyddon, que j'obtienne le séjour béni du Seigneur des Armées. » C'est dans la forêt de Celyddon qu'il erre depuis cinquante ans, « dans la misère du hors-la-loi », avec la folie et les vagabonds, dormant dans « la neige jusqu'aux hanches en compagnie des loups de la forêt, des glaçons dans sa chevelure ».

Ces deux poèmes font référence à des personnages historiques, comme Rhydderch Hael, roi de Dumbarton vers la fin du 6^{ème} siècle, et peut-être Gwenddoleu, le protecteur de Myrddin. La bataille d'Arfderydd (Arthuret, près de Carlisle) eut lieu en 573 selon les *Annales Cambriae*. Les strophes qui composent le noyau ancien des *Afalennau* seraient un vestige d'un poème, mis par écrit entre le 9^{ème} et le 11^{ème} siècle, se rapportant probablement à une saga orale relatant la bataille d'Arfderydd, et dont la folie de Myrddin n'était que l'un des épisodes.

Un autre poème inspiré par cette saga est *Ymddiddan Myrddin a Thaliesin* (dialogue entre Myrddin et Taliesin), composé vers 1050-1100. La première partie de ce poème n'appartient pas à la légende de Myrddin, mais fait allusion à une attaque de Maelgwn, roi historique du Gwynedd (nord Galles) au 6^{ème} siècle, contre le royaume de Dyfed. La seconde est une prédiction relative à la bataille d'Arfderydd qui opposa, en 573, Gwenddoleu aux fils d'Eliffer Gosgorddfawr. Dans ce poème, Taliesin barde de Maelgwn, et Myrddin, barde de Gwenddoleu, s'affrontent à coups de prophéties et c'est Myrddin qui semble l'emporter « puisque moi, Myrddin, j'ai vécu plus longtemps que Taliesin, c'est ma prédiction qui sera véridique. »

Le dernier poème dont nous allons parler est *Cyfoesi Myrddin a Gwenddyd ei Chwaer* (conversation entre Myrddin et sa sœur Gwenddyd). Il est plus récent que les *Afalennau* et se présente sous forme de questions et réponses, Myrddin prononçant des prophéties en réponse aux questions de Gwenddyd, qui le surnomme Llallogan : « mon Llallogan

Myrddin » ou « mon illustre Llallog ». Llallog signifierait frère, ami, ou encore jumeau⁴. Or, on retrouve ce nom de Llallogan sous la forme Lailoken dans la Vie du saint écossais Kentigern.

2-2 : Lailoken, Suibne, Yscolan

La Vie de saint Kentigern fut composée au 12^{ème} siècle (entre 1147 et 1164). Elle fait allusion à un certain Laloecen, fou ou bouffon vivant à la cour du roi Rhydderch et possédant des pouvoirs de prophétie. Ce personnage apparaît également dans deux contes conservés dans des manuscrits du 15^{ème} siècle, mais qui dérivent probablement d'une ancienne Vie de saint Kentigern, antérieure à celle du 12^{ème} siècle.

Dans le premier de ces deux contes, *Lailoken et Kentigern*, le saint rencontre dans la forêt un fou nu et hirsute qui dit s'appeler Lailoken. Il raconte à Kentigern que pendant la bataille qui eut lieu entre Lidel et Carwannok, il vit le ciel s'ouvrir et entendit une voix puissante l'accuser d'être le seul responsable du sang versé sur le champ de bataille. Pour expier ses crimes, la voix le condamne à partager jusqu'à sa mort l'existence des bêtes sauvages. Alors, il aperçut dans le ciel une lumière insoutenable et une armée de guerriers brandissant vers lui leurs lances étincelantes. A cette vue, il perdit la raison et s'enfuit dans la forêt. Lailoken revient plusieurs fois rendre visite à Kentigern, et un jour, il lui annonce qui mourra le jour même d'une triple mort : lapidé, percé par un pieu et noyé. En effet, le jour même, il est lapidé par des bergers du roi Meldred et jeté dans la rivière Tweed où il s'empale sur le pieu d'une pêcherie, la tête immergée dans l'eau.

Le second conte, *Lailoken et Meldred*, raconte un épisode antérieur à la rencontre entre Lailoken et Kentigern mais qui explique pourquoi il est tué : capturé par le roi Meldred, il révèle à ce dernier que sa femme est coupable d'adultère. Celle-ci, pour se venger, le fera alors tuer par des bergers.

Les correspondances entre Myrddin et Lailoken sont évidentes : ce sont tous les deux des fous doués de pouvoirs prophétiques et vivant dans la forêt. Ils sont tous deux obsédés par un sentiment de culpabilité et se déclarent responsables de la mort d'autres personnes. Tous les deux sont associés au roi Rhydderch. Ils deviennent tous les deux fous à l'issue d'une bataille. Or, entre Lidel et Carwannok, là où Lailoken situe sa bataille, se trouve un lieu-dit Arthuret qui est certainement l'Arfderydd des poèmes gallois. Lidel est le nom d'une rivière, et Carwannok correspond à Carwinley c'est-à-dire à l'origine Caer Wenddoleu, la forteresse de Gwenddoleu, le seigneur de Myrddin. Il s'agit bien du même endroit et de la même bataille, et il y a de fortes chances pour que Myrddin et Lailoken ne soient en fait qu'un seul et même personnage.

On retrouve un autre avatar de l'homme sauvage fou et inspiré dans la littérature irlandaise, dans un récit sans doute déjà constitué au 9^{ème} siècle. Il s'agit de l'histoire de Suibhne, roi païen de Dal nAraide qui, voyant saint Ronan s'installer sur ses terres pour y fonder une église, accourut entièrement nu vers le saint, lui arracha son psautier et le jeta dans un lac. Il tue également l'un des compagnons de Ronan d'un coup de javelot. Saint Ronan lui lance alors sa malédiction et lui prédit qu'il mènerait désormais une vie d'errance, nu, et qu'il mourrait d'un coup de javelot.

Suibhne se rend ensuite à la bataille de Mag Rath qui opposa en 637 Domnall, haut-roi d'Irlande, et Congall Claen, roi d'Ulster et suzerain de Suibhne. Au cours de la bataille,

⁴ Geiriadur Prifysgol Cymru 2091c et A.O.H. Jarman. « Lailoken a Llallogan. » *BBCS* 9, 1939, p. 8-27.

où Congall Claen est vaincu, les cris des deux armées parurent si horribles à Suibhne qu'il devint fou et s'enfuit. Il mène ensuite une vie d'errance à travers l'Irlande, se nourrissant de cresson et de baies, vivant au sommet des arbres et volant de l'un à l'autre comme un oiseau, d'ailleurs, des plumes lui poussent même sur le corps. Il se plaint du vent glacial, de la pluie, de la neige et regrette ses fautes passées. Pour finir, il est tué par le javelot d'un berger.

On voit que Lailoken et Suibhne sont associés à des saints, respectivement Kentigern et Ronan. Il semble en être de même pour un autre personnage connu par un poème gallois attribué à Myrddin et conservé dans le Livre Noir de Carmarthen (12^{ème} siècle). Il s'agit d'Yscolan. Voici le texte, très court, du poème :

**Noir ton cheval, noir ton vêtement,
noire ta tête, noir toi-même,
à la fin, es-tu Yscolan ?**

Je suis Yscolan le clerc,
légère est la raison de l'homme sauvage (ou fantôme)
O, que ne se **noie**-t-il pas, celui qui offense le Seigneur !

Pour avoir **incendié une église**
et tué le **bétail** du monastère
et **noyé le livre** donné,
ma pénitence est une lourde affliction

Créateur des créatures, aux pouvoirs immenses,
pardonne-moi ma faute,
Celui qui t'a trahi m'a trompé.

Une année pleine je fus laissé
dans une cliaie sur le **pieu de la pêcherie,**
songe à ce que j'ai souffert des créatures de la mer...

Si j'avais su ce que je sais, si visible est le **vent**
au sommet des hautes branches des arbres dénudés !
jamais je n'aurais fait ce que j'ai fait.

Certains érudits gallois du 19^{ème} et 20^{ème} siècles ont identifié Yscolan à Colomban, le saint irlandais évangéliste des Pictes, qui arriva en Ecosse au 6^{ème} siècle, à la même époque que la bataille d'Arfderydd. Le poème ayant été attribué à Myrddin, ce serait donc lui qui interroge Yscolan / Colomban dans la première strophe et qui, après la réponse du saint, énumère ses crimes et demande pardon. Pour d'autres, c'est Yscolan qui confesse ses péchés à Myrddin, et celui le plus grave : avoir détruit un livre, thème qui se retrouve chez les poètes gallois des 14^{ème}-16^{ème} siècles, où Yscolan se serait rendu coupable d'un autodafé de livres gallois.

En fait, il est clair que c'est bien Yscolan qui confesse ses crimes, mais Yscolan n'est autre qu'un avatar de Myrddin / Lailoken / Suibhne, comme le montre les allusions au livre jeté à l'eau (Suibhne), au pieu de la pêcherie (Lailoken, Suibhne) et au vent dans les arbres (Suibhne). Mais ce qui transparait le plus dans ces différents textes, c'est le sentiment de culpabilité et de repentir commun aux quatre personnages.

Ces différents récits gallois, écossais, irlandais, ont à la base une seule et unique légende qui fut adaptée à un cadre et à des acteurs différents suivant les traditions propres à chaque région où elle fut diffusée. Elle est probablement née au sud de l'Écosse d'où elle fut diffusée vers l'Irlande, par l'intermédiaire du royaume de Dal Riada, qui s'étendait alors sur le nord-ouest de l'Écosse et l'est de l'Ulster, et vers le Pays de Galles, entre le sixième et le 9^{ème}-10^{ème} siècle. C'est là que Geoffroy de Monmouth va la recueillir au 12^{ème} siècle.

2-3 : Les prophéties de Geoffroy de Monmouth et la *Vita Merlini*

En 1135, Geoffroy de Monmouth, clerc gallois probablement d'origine bretonne armoricaine, rédige les *Prophetia Merlini* qu'il dédie à Alexandre, archevêque de Lincoln, en précisant qu'il les a traduites du breton en latin. Il intégrera ensuite ces Prophéties à son Histoire des rois de Bretagne, publiée vers 1136. Geoffroy ne ment pas lorsqu'il affirme avoir utilisé une source en breton. Léon Fleuriot a démontré que les *Prophetia Merlini* de Jean de Cornwall, rédigées vers la fin du 12^{ème} siècle, ne copient pas l'œuvre de Geoffroy, mais traduisent et adaptent une source commune, composée avant le 11^{ème} siècle dans un dialecte commun à la Cornouailles britannique et à la Bretagne armoricaine, avec que les langues de ces deux pays ne commencent à se différencier⁵.

Ces deux textes prophétiques sont à rapprocher d'un poème gallois composé vers 930, l'*Armes Prydein Vawr* (la Grande Prophétie de Bretagne), texte de prophétie politique où le nom de Myrddin apparaît, alors que l'on trouve la forme Merlinus dans les écrits de Geoffroy et de Jean de Cornwall. Il semble que Geoffroy de Monmouth ait latinisé le nom du prophète en Merlinus plutôt que Merdinus, qui rappelait un peu trop le mot de Cambronne. Par ailleurs, la graphie *Merlini* est attestée au 11^{ème} siècle en composition de toponymes, notamment en Normandie⁶. Aurait-elle influencée Geoffroy de Monmouth ?

La première chose que l'on remarque en lisant les passages consacrés à Merlin dans l'*Historia Regum Britanniae*, c'est que le personnage n'a rien à voir avec l'homme sauvage et fou que nous avons rencontré aux confins de l'Écosse. Geoffroy nous présente son Merlin comme un enfant sans père, ou plutôt comme le fils d'une femme noble, qui est la fille du roi de Dyfed (Démétie) et d'un démon incube. Merlin vit à Kaermerdin, et c'est là que les envoyés du roi Vortigern viennent le chercher pour le sacrifier.

En effet, les mages de Vortigern lui ont conseillé de répandre le sang d'un enfant sans père sur les fondations de sa nouvelle forteresse qui ne cesse de s'effondrer aussitôt construite. Merlin, qui s'appelait aussi Ambroise, révèle les causes des effondrements successifs : il s'agit de deux dragons, l'un blanc, représentant les Saxons, l'autre rouge, représentant les Brittons, qui se battent entre eux et font écrouler la forteresse. Puis, Merlin enchaîne sur une longue série de prophéties. Vortigern l'engage comme devin, et Merlin sera tour à tour le conseiller d'Ambroise Aurèle et surtout d'Arthur, et c'est la première fois où les deux héros sont mis en relation, bien qu'ils aient finalement la même origine (le Vieux-Nord).

⁵ Pierre Flobert. « La prophetia Merlini de Jean de Cornwall. », *Etudes Celtiques*, t. 14, 1974, p. 31-41. Léon Fleuriot. « Les fragments du texte brittonique de la 'Prophetia Merlini'. » *Etudes Celtiques*, t. 14, 1974, p. 43-56.

⁶ *Merlini Campus*, *Merlimcampus* en 1036 dans le Cartulaire de Saint-Michel du Tréport, n° 1, p. 6 (mentionné par Pierre Gallais. « Diffusion des noms Arthur/gauvain sur le continent avant 1220. » *Actes du 7ème congrès national de la littérature comparée*, Poitiers, 1965, p. 60). *Merlini Mons* en 1078-1079 dans le Cartulaire de Saint-Pierre de Préaux, actuellement Merlemont dans l'Eure (information donnée par Patrice Lajoie)

Il est clair que Geoffroy a utilisé l'*Historia Britonum* de Nennius pour composer son personnage de Merlin. Nennius, un moine gallois qui, au début du 9^{ème} siècle, compila des traditions historiques et légendaires de l'île de Bretagne, conte la légende d'Emrys. Celui-ci est un enfant sans père (sans autre précision) et il vit dans le Glewyssig (Glamorgan). Il se nomme Ambrosius, c'est-à-dire Emrys Wledic, et son père est un consul du peuple romain.

Il semble qu'il y ait là une contradiction, mais en fait, Nennius a dû mélanger, consciemment ou non, une tradition historique et une tradition légendaire se rapportant au même personnage : le chef britto-romain du 5^{ème} siècle Ambroise Aurélien, connu dans la tradition galloise sous le nom de Emrys Wledic. Il est connu sur le continent sous le surnom de Riothamus, « grand roi », il fut notamment battu en 469 par les Wisigoths à Déols (Châteauroux)⁷. La tradition légendaire a fait de lui un enfant sans père doué de pouvoirs magiques, c'est-à-dire un enfant avec un père surnaturel, pratique courante pour les personnages importants et les grands lignages. Notons au passage que Geoffroy utilise Ambroise Aurélien dans son *Historia*, il en fait le frère d'Uther Pendragon, et donc l'oncle d'Arthur.

Enfin, on remarque que Geoffroy a placé la naissance de Merlin Ambroise à Kaermerdin, alors que Nennius mentionne le Glamorgan, qui est plus au sud-est. La ville actuelle de Carmarthen (Carfyrddin) dérive d'un brittonique *Moridunon*, « la forteresse de la mer ». D'après le professeur Jarman, lorsqu'à la fin du 6^{ème} siècle on a accolé à Moridunon le préfixe *Caer-*, comme il était courant de le faire pour les anciennes villes ou forteresses romaines, l'étymologie d'origine n'était plus ou mal comprise (si cela avait été le cas, on se serait rendu compte que *Caer-* et *-dunon* avaient exactement le même sens).

De plus, le préfixe *Caer-* était aussi volontiers utilisé en combinaison avec des noms de personnes, si bien que l'imagination populaire n'a pas tardé à convertir Moridunon en un personnage éponyme, fondateur de la ville dans un passé lointain. Moridunon a évolué en Myrddin. On a un cas similaire avec la ville d'York, *Caer Efracw* en gallois, *Efracw* venant de *Eburakon*, « lieu des Eburones » (ceux de l'if) ou « lieu planté d'ifs ». Or, *Efracw* est devenu un personnage légendaire, c'est le père de Peredur, le Perceval gallois. Lorsque les traditions légendaires concernant Lailoken sont arrivées au Pays de Galles, vers le 7^{ème}-8^{ème} siècle, elles ont été attribuées à Moridunon / Myrddin, qui devait sans doute être considéré comme un prophète, ce qui a facilité les choses.

Geoffroy a donc du entendre parler de ce Myrddin de Carmarthen, qu'il a rattaché et confondu avec l'enfant sans père Ambrosius, ainsi que de certaines prophéties politiques qui lui sont attribué, mais finalement, en 1135, il n'a qu'une connaissance vague et incomplète de la légende de Myrddin. Visiblement, il s'est rendu compte de son ignorance, car une dizaine d'années plus tard, après avoir pris de plus amples renseignements, il rédige la *Vita Merlini* (1148).

Dans cette Vie de Merlin, on retrouve l'homme sauvage des poèmes gallois. Si Merlin est fait roi des Démètes par Geoffroy, on retrouve très vite les éléments de la légende du Nord : Peredur, roi de Gwynedd fait campagne contre Guennoleus (= Gwenddoleu), roi d'Ecosse. Merlin participe à la bataille, ainsi que Rodarchus (= Rhydderch), roi des Cumbres (Cambrie). Le combat est un vrai carnage et Merlin se lamente trois jours sur la mort des trois frères de Peredur.

Il est alors saisi d'un accès de folie et s'enfuit dans la forêt où il se nourrit de racines, de plantes et de fruits. « Il se transforme en homme des bois ». Mais quand vient l'hiver et

⁷ Léon Fleuriot. *Les origines de la Bretagne*. Paris : Payot, 1999, p. 170-176.

qu'il n'a plus rien à manger, il se lamente, en compagnie de son loup. Roderchus, qui a épousé Ganieda (Gwenddydd), la sœur de Merlin, envoie des messagers pour le chercher. L'un des envoyés arrive à l'amadouer en jouant de la cithare, et Merlin recouvre la mémoire et la raison.

Il se rend à la cour de Rodarchus où il retrouve sa sœur, et sa femme Gwendolene. Mais il ne tarde pas à vouloir retourner dans sa forêt, alors Rodarchus le couvre de cadeaux, et comme cela ne sert à rien, il finit par le couvrir de chaînes pour l'empêcher de s'enfuir. Merlin, en ricanant, révèle au roi la conduite adultère de sa femme (= Lailoken et Meldred). Ganieda nie et tente de mettre Merlin à l'épreuve en lui présentant trois fois le même enfant sous des déguisements différents et en lui demandant de prédire à chaque fois quelle sera sa mort. Merlin donne trois réponses différentes : en tombant d'un rocher, dans un arbre, dans une rivière. Tous se moque de lui, mais devenu adulte, l'enfant mourra effectivement en tombant d'un rocher, noyé dans un fleuve, le pied accroché à une branche (= triple mort de Lailoken).

Entre temps, Merlin retourne à sa forêt, après avoir donné l'autorisation à Gwendolene de se remarier, à condition qu'il ne rencontre jamais le nouveau mari. Il vit à l'état sauvage, « supportant l'eau gelée par le froid, endurant la neige, la pluie, le souffle hostile du vent ». Apprenant que sa femme se remarie, Merlin se rend aux noces monté sur un cerf et accompagné d'un troupeau de cervidés. Mais lorsqu'il aperçoit le prétendant à une fenêtre, il arrache les bois du cerfs et les lance dans sa direction, le tuant net. Il est à nouveau fait prisonnier et répond à plusieurs devinettes en ricanant. Il retourne une nouvelle fois dans ses bois où sa sœur lui a fait construire une grande maison. Taliesin, de retour d'Armorique où il suivait les leçons de Gildas, vient lui rendre visite et ils entament un long dialogue où Geoffroy en profite pour replacer des passages de son *Historia*. A la fin, Ganieda, qui vit avec son frère depuis qu'elle est veuve, se met elle aussi à prophétiser.

On voit que Geoffroy a largement emprunté aux poèmes gallois sur Myrddin et à la tradition relative à Lailoken. En fait, il utilise au maximum les éléments de la légende, qu'il déforme et adapte à sa façon, selon son habitude. Notons au passage que la tradition du séjour de Taliesin près de Gildas à Rhuys apparaît également dans la Vie de saint Judicael, rédigée au début du 11^{ème} siècle par le moine Ingomar. Taliesin était donc connu en Bretagne armoricaine. Merlin, ou plutôt Merthin y était connu aussi, et très tôt.

3 - La tradition bretonne armoricaine : sources en breton, tradition orale

3-1 : les sources écrites

Le Cartulaire de Redon mentionne un Merthin-Hael (Merlin-généreux) en 839 et 870, un Merthin-Hoiarn (Merlin de fer) de 813 à 871, ainsi qu'un nom de lieu Randremes Merthiniac dans la commune d'Augan (Mor-bihan), en 844-858. Mieux encore, Lailoken lui aussi était connu des Bretons armoricains, son nom apparaît en 854 sous la forme Lalocan (identique au gallois Llallogan)⁸. La mode de donner à ses enfants des noms de personnages légendaires sous-entend que leur légende était connue.

Ensuite, plus rien jusqu'à la fin du 12^{ème} où Merlin est nommé dans une poésie prophétique en latin, sans doute d'origine bretonne armoricaine, et qui s'inspire de l'*Armes Prydein Vawr* et de l'*Historia* de Geoffroy de Monmouth. Sont également nommés : Arthur, Ambrosius, Constantin et Uther. C'est un autre texte prophétique qui va retenir

⁸ Tanguy, Bernard, André Chédeville, Hubert Guillotel. *Cartulaire de l'abbaye St Sauveur de Redon*. Rennes : Association des Amis des Archives historiques du diocèse de Rennes, Dol et Saint-Malo, 1998, 2004. Index generalis.

notre attention, même s'il ne parle pas de Merlin. Il s'agit du *Dialog etre Arzur Roe d'an Bretounet ha Guinglaff*, premier texte important en langue bretonne (moyen-breton). C'est un poème de 247 vers composé en 1450, dont la plus grande partie est une prophétie politique récitée par Guinglaff (Gwenc'hlan) et qui se rapporte à des événements historiques du 15^{ème} siècle en Bretagne. En fait, seuls les vingt premiers vers nous intéressent, en voici la traduction approximative :

Par la grâce de Dieu vivait un homme nommé Gwenc'hlan
 Qui n'avait que les feuilles vertes pour abri
 Des racines, des herbes, et les fruits des arbres
 Ceux-là le nourrissaient, tant qu'il n'avait rien à manger
 Sous une cape brune (sous un sortilège) il était, nuit et jour, durant sa vie
 terrestre.
 De Dieu, il tint sa gloire aux cieux et il n'y faillit point.
 Par la grâce de Dieu il savait sereinement
 La venue éclatante du temps ;
 Par la grâce divine illuminée
 Qu'il voyait et il ne manquait pas
 Le roi Arthur l'empoigna un dimanche
 Quand le soleil se leva un bon matin
 Et par cautèle et subtilité
 Lui toucha la main et le prit.
 Il lui demanda sans faute
 Au nom de Dieu, je te supplie
 Au roi Arthur tu diras
 Quels signes se produiront nettement
 En Bretagne avant la fin de ce monde

Ces vers rappellent évidemment certains passages de la *Vita Merlini*, mais dans notre texte breton, Arthur a remplacé Roderchus et Gwenc'hlan a pris la place de Merlin. Gwenc'hlan, comme Merlin, est un homme sauvage vivant au fond des bois et se nourrissant de feuilles et de racines. Un roi cherche à l'attraper pour entendre ses prophéties, car Gwenc'hlan, comme Merlin, est un prophète. Son nom ferait référence à une maladie des yeux (gwennenn = taie sur l'œil). Gwenc'hlan aurait donc été un voyant aveugle, comme on en connaît beaucoup dans la tradition celtique⁹.

Gwenc'hlan est également connu dans la tradition populaire, et sa légende semble être localisée dans deux régions : le Bas-Trégor, notamment la région du Menez-Bré, et le pays de Dirinon-Plougastell. L'auteur du *Dialog* mentionne d'ailleurs des toponymes communs aux deux régions, comme s'il avait essayé de réunir dans un seul texte des traditions dispersées. Au 19^{ème} siècle, François-Marie Luzel recueillit à Louargat, au pied du Menez-Bré, le témoignage d'une vieille femme qui lui dit qu'il y avait autrefois un Warc'hlan sur le sommet de la montagne. Une autre tradition populaire parle du vieux Merlin : « celui-ci était quelqu'un de célèbre, barde, devin, enchanteur, et il vécut sur le Menez-Bré lorsqu'il devint âgé. »

D'après un récit légendaire recueilli par Anatole le Braz de la bouche de Marc'harid Fulup, Guinglaff parlait aux oiseaux et aux autres animaux, et il possédait l'omniscience. Une nuit, il prit ses livres et fit charger toutes ses richesses sur douze chariots avant de disparaître avec eux sous le Menez-Bré, ce qui n'est pas sans rappeler une tradition

⁹ Bihan, Herve Le Bihan. « An Dialog etre Arzur ha Guinglaff. », *Hor Yezh*, 212, 1997, p. 31-70 ; Jean-Pierre Piriou. « Un texte arthurien en moyen-breton : le dialogue entre Arthur roi des Bretons et Guinglaff. », *Actes du 14^{ème} congrès international arthurien*. Rennes : PUR, 1985, tome 2, p. 474-499.

galloise, attestée par une glose du 16^{ème} siècle, qui indique que Myrddin partit pour la maison de verre (*ty gwydr*), emportant avec lui les treize trésors de l'Île de Bretagne¹⁰.

Jusqu'au début du 20^{ème} siècle, et peut-être encore aujourd'hui, la tradition locale dit que Guinglaff s'est fait enterrer vivant sous le Menez-Bre, et « tous les cent ans, dit-on, la nuit de la première lune, la montagne s'ouvre, au moment précis où le disque argenté de l'astre effleure le bord de l'horizon. Si quelqu'un, saisissant cette minute, se risquait dans la fente, une lumière magique se lèverait devant lui pour le guider jusqu'à Gwenc'hlan. Et il verrait le prince des sages couché là, ses livres sous la tête, une branche d'ajonc dans sa main gauche et sa claire épée à son côté ! Peut-être même l'entendrait-il parler comme en songe. L'esprit de Gwenc'hlan remplit les entrailles de la montagne comme la vertu de saint Hervé en parfume le sommet¹¹. »

Puisque nous avons parlé de la région de Dirinon-Plougastel, notons au passage que Merlin apparaît dans la Vie de sainte Nonn, rédigée en breton à la fin du 15^{ème} siècle. Son auteur, probablement un moine de l'abbaye de Daoulas, s'est inspiré d'un original en latin composé par un clerc gallois au 11^{ème} siècle, ainsi que de l'*Histoire* de Geoffroy de Monmouth. Sainte Nonn est la patronne éponyme de Dirinon, et c'est là, selon sa Vie, qu'elle a donné naissance à un fils illustre Dewy, promis aux plus hautes destinées, comme l'avait prédit Merlin¹². Or, l'un des manuscrits du *Dialog* entre Arthur et Guinglaff était en possession de l'abbaye de Daoulas. Il semble bien que Guinglaff ait, à un moment donné, pris la place de Merlin dans certaines traditions bretonnes. Mais pas dans toutes.

3-3 : la littérature orale

Merlin-barde est un poème recueilli par La Villemarqué auprès d'une mendiante de Nizon, Annaig le Breton, et qu'il a publié dans sa première édition du Barzaz-Breizh en 1839. Ce chant a longtemps été tenu pour faux. Mais, après étude des carnets de collecte de La Villemarqué, Donatien Laurent a démontré qu'il était authentique. On est ici en présence de l'unique et ultime version d'un fragment d'un cycle médiéval armoricain concernant Merlin.

Le thème est d'ailleurs bien connu dans la littérature médiévale : un jeune garçon de naissance modeste, mais fils d'une fée, décide de participer à une course de cavaliers dont le vainqueur épousera la fille du roi. Raffelik, le jeune garçon, l'emporte, mais le roi ne veut pas donner sa fille à un roturier, il lui impose alors d'autres épreuves : aller chercher la harpe de Merlin - souvent Melin dans le récit -, puis son anneau, et enfin Merlin lui-même. Avec l'aide de sa mère, Raffelik réussit toutes les épreuves, épouse la fille du roi et reçoit le pays de Vannes en prime (= il acquiert la souveraineté).

Le personnage de Raffelik rappelle ceux de Perceval ou de Lancelot, élevé par une fée qui l'aide à certains moments. Enfin, la harpe et l'anneau étaient les attributs du barde de la Maison du roi (bardd teulu), définis comme tels par les Lois d'Hywel Dda, lois galloises du 10^{ème} siècle.

La capture de Merlin est le thème de nombreux autres contes recueillis au 19^{ème} siècle, et qui ont tous la même structure. Nous en retiendrons cinq : le Murlu et l'Homme Sauvage, le Capitaine Lixur ou le Satyre, deux contes recueillis par Luzel vers 1870 à

¹⁰ Rachel Bromwich. *Trioedd Ynys Prydein : the Welsh Triads*. Cardiff : University of Wales Press, 2006 (rééd.), p. 458-463.

¹¹ Gwennole Le Menn. « Du nouveau sur les prophéties de 'Gwenc'hlan' : du texte moyen breton aux traditions populaires modernes. » *Société d'Emulation des Côtes-du-Nord*, tome 111, 1982, p. 45-71.

¹² Yves Le Berre, Bernard Tanguy, Pierre-Yves Castel. *Buez Santez Nonn. Mystère breton. Vie de sainte Nonne*. Brest, Tréflévenez : CRBC, Minihi-Levenez, 1999.

Plouaret (Trégor) ; Marc'heger ar Gergoad, conte écrit par l'écrivain de langue bretonne Yeun ar Go (1897-1966), d'après un récit qu'il recueille de la bouche d'un jeune valet du pays Dardou (Cornouaille). C'est un récit littéraire adapté par un érudit breton, et non la transcription fidèle du conte d'origine. Un conte gallo recueilli dans la région de Paimpont en 1859. Enfin, un conte du répertoire de Jean-Louis Rolland, conteur cornouaillais, transcrit par Jef Fulup dans les années 1970 : Jozebig ha Merlin. Merlin apparaît dans ses contes sous divers noms : Murlu, le Satyre, Merlik, Merlin.

En résumé, voici quelle est la structure de ces contes où certaines parties sont plus ou moins développées suivant la version :

- trois filles se déguisent en homme, en chevalier, et seule la plus jeune est apte à surmonter les épreuves qui vont suivre. (thème de Grisandole)
- la reine tombe amoureuse ou est jalouse du chevalier (thème de la femme Putiphar) et l'oblige à accomplir des épreuves, dont la capture de Merlin.
- l'héroïne est aidée par une vieille fée près d'une fontaine, une jument, un devin.
- Merlin est capturé, attiré par des victuailles et des boissons.
- il fait des révélations (devinailles de la *Vita Merlini*), notamment l'identité de la jeune fille, qui épouse le roi et lui donne un fils.
- Ce fils libère Merlin et doit alors s'enfuir.
- Merlin l'aide à triompher d'épreuves, dont le serpent aux sept têtes.
- le fils du roi épouse la fille d'un roi.

La plupart des thèmes qui apparaissent dans ces contes sont très répandus. Certains sont d'origine orientale et furent sans doute diffusés en Europe dès le Moyen-Âge. Si l'on évacue les thèmes de Grisandole et Putiphar, on remarque que l'on peut aussi partager la structure de ces contes en deux parties distinctes et similaires :

- 1 un jeune héros capture un homme sauvage, Merlin, à l'aide d'une fée, qui est une vieille près d'une fontaine ou une jument. D'autres épreuves consistent à tuer un sanglier, une licorne, un cerf = on retrouve ce thème dans la mythologie et la littérature celtique (chasse au cerf blanc, au sanglier). Il accède à la souveraineté en triomphant de ses épreuves. Cela correspond au poème Merlin-barde.
- 2 un jeune héros, aidé par Merlin, tue un serpent à sept têtes. Il épouse la fille du roi.

Dans la seconde partie, Merlin joue donc exactement le même rôle que la fée dans la première partie. Dans le lai de Tyolet¹³, de la fin du 12^{ème} siècle, il n'est pas question de Merlin, mais le héros, pour gagner la fille du roi de Logres (Angleterre), doit ramener le pied du blanc cerf et tuer sept lions. Il est aidé par une fée. Pour simplifier au maximum, le thème principal est celui du jeune héros qui acquiert la souveraineté grâce à l'aide d'un personnage surnaturel.

Outre la capture de Merlin, certains épisodes des contes rappellent la *Vita Merlini* de Geoffroy de Monmouth : dans la Capitaine Lixure ou le Satyre, le Satyre répond à des devinettes et révèle l'adultère de la reine, comme dans la *Vita Merlini* ou *Lailoken et Meldred*. On remarque aussi que, même en Basse-Bretagne, c'est la forme française Merlin, Melin qui est employée par les conteurs, et non la forme bretonne Merzhin correspondante au gallois Myrddin. Ceci témoigne des influences réciproques entre traditions orales et récits français médiévaux.

¹³ Alexandre Micha. *Les lais féériques des 12^{ème} et 13^{ème} siècles*. Paris : GF Flammarion, 1992, p. 182-223.

Pour terminer ce tour d'horizon sur Merlin dans la littérature orale de Basse-Bretagne, nous allons parler d'une gwerz qui fut recueillie pour la première fois au 19^{ème} siècle, entre autres par La Villemarqué et Luzel. Il s'agit de la gwerz Skolvan, et, à cette époque, elle était connue dans toute la Basse-Bretagne. Il en existe une vingtaine de versions, répartie en deux groupes géographiques : Léon-Trégor, dont les versions sont passablement christianisées, et Haute-Cornouaille, beaucoup plus archaïques et proches de l'état d'origine. Voici quelques extraits de la version chantée par Jean-Louis Rolland de Trébrivan :

Qui va là à cette heure de la nuit
et frappe aux portes bien fermées ?

Ma pauvre mère, ne vous effrayez pas,
c'est votre fils Skolvan qui est venu vous voir

Si c'est mon fils Skolvan qui est venu ici
Qu'il reçoive ma malédiction !

Comme il s'en allait sur la route,
il rencontra son parrain

Noir est ton cheval et noir tu es toi-même,
où as-tu été et où vas-tu ?

Je viens du purgatoire et je vais en enfer
avec la malédiction que ma mère m'a donnée

O, mon filleul, retournez sur vos pas,
je vais demander excuse pour vous

Mais la mère ne peut pardonner car :

Il a violé sept de ses **sœurs**
et tué leurs enfants innocents,
ce n'est pas ça son plus grand péché !

Il est entré dans l'**église**, a brisé les vitraux
et **tué le prêtre** à l'autel,
ce n'est pas ça son plus grand péché !

Il a brûlé dix-huit de mes **bêtes à corne,**
une crèche, une grange, un fournil
ce n'est pas ça son plus grand péché !

Il a mis le feu dans mon blé
et m'a envoyé mendier,
ce n'est pas ça son plus grand péché !

Il a perdu mon petit **livre**
écrit avec le sang de Notre Sauveur
c'est ceci son plus grand péché !

Votre livre n'est pas perdu
il est **dans la mer profonde** à dix-huit brasses
dans la bouche d'un petit poisson qui le garde.

Seules trois feuilles en sont perdues,
l'une par l'eau, l'autre par le sang,
la troisième par les larmes de mes yeux.

Ma pauvre mère, **pardonnez-moi**
j'ai fait une dure pénitence

J'ai passé de longues nuitées
dans les champs entre les pattes de vos chevaux

Sous la pluie et la neige qui tombaient
et sous la glace quand il gelait

Puisque Dieu vous a pardonné
mon pauvre fils, je le fais aussi

Comme il s'en allait sur la route
il rencontra sa marraine :

Blanc est ton cheval et blanc tu es toi-même
où as-tu été et où vas-tu ?

Je viens du purgatoire
et je vais au paradis
avec la bénédiction que ma mère m'a donnée.

Il est évident qu'aucun des chanteurs de cette gwerz, tous bretonnants de naissance - et pour la plupart, monolingues en breton - n'a pu avoir connaissance du poème gallois Yscolan ni des poèmes sur Myrddin, Lailoken ou Suibhne. Pourtant, on retrouve des similitudes frappantes.

	Skolvan	Yscolan	Myrddin	Lailoken	Suibhne
Noir tu es, noir ton cheval	X	X			
Meurtre de ses neveux	X		X		
Meurtre d'un ecclésiastique et/ou saccage d'une église	X	X			X
Tuer des bêtes à corne	X	X			
Jeter un livre à l'eau	X	X			X
Pardon	X	X	X	X	X
Pénitence	X	X	X	X	X
Froid (pluie, neige, glace, vent)	X	X	X		X

Nous avons d'un côté une tradition, d'abord orale, qui fut mise par écrit au Moyen-Âge, et qui relève donc également d'une tradition et d'une culture écrite. Cette tradition a conservé un cadre historique et géographique précis. De l'autre, une gwerz, œuvre populaire qui a éliminé ce cadre ancien pour le ramener à un horizon familier et local : la maison paysanne, la Basse-Bretagne du 19^{ème} et 20^{ème} siècle. Mais qui a conservé par une

transmission orale de plusieurs siècles, les thèmes et éléments principaux des écrits insulaires. On peut tabler sur une transmission orale d'au moins huit siècles (12^{ème}-20^{ème} siècle), et sans doute plus, puisque les poèmes mis par écrit en gallois ne sont qu'un instantané d'une tradition orale plus ancienne et commune à l'ensemble du monde brittonique.

4 - Conclusion : qui est Merlin ?

Pour Léon Fleuriot, « il est bien probable que Merlin n'a jamais existé et que l'on trouve plutôt en lui les restes d'un ancien dieu mêlé au personnage pan-celtique du 'fou du bois', être demi-sauvage et prophète fou en contact étroit avec plantes et animaux des forêts. »¹⁴ Voyons si l'on peut reconnaître ce dieu sous certaines caractéristiques de Merlin.

Dans les contes, Merlin, l'homme sauvage, est une sorte de goinfre attiré par la nourriture et pris à cause de cette attirance. Dans un épisode de « Jozebig ha Merlin », on voit apparaître un personnage similaire, mais qui n'est pas Merlin :

- Alors que Jozebig erre affamé dans la lande, Merlin lui donne une nappe magique qu'il n'aura qu'à déplier pour avoir tout ce qu'il veut à manger.

- Jozebig déploie la nappe et se met à manger, lorsqu'un homme grand et gros s'approche et lui demande à manger. L'homme engloutit tout ce que Jozebig lui donne et lui propose d'échanger sa nappe contre un bâton magique qui fait apparaître des cavaliers.

- Jozebig accepte et fait apparaître quatre cavaliers avec le bâton, qui vont récupérer la nappe auprès du géant en train de cuver.

- Un autre homme, plus grand et plus gros, vient ensuite demander à manger. Il se goinfre et demande la nappe en échange de son marteau qui fait surgir des maisons en argent en frappant sur le sol par un bout, et des maisons en or en frappant de l'autre. Jozebig lui reprend la nappe grâce à son bâton.

- Un troisième géant vient demander à manger et se goinfre pire encore que les deux autres. En échange de la nappe, il donne à Jozebig sa bombarde qui réveille les morts et les fait danser. De la même façon, Jozebig récupère sa nappe grâce aux cavaliers du bâton.

Malgré les divergences dues à la transmission orale nous retrouvons dans la nappe pourvoyeuse de nourriture, le marteau à deux têtes et la bombarde trois des attributs du dieu irlandais Dagda : le chaudron inépuisable, le marteau qui tue les gens d'un côté et les ressuscite de l'autre, la harpe qui joue le refrain du sourire, celui du sommeil et celui des lamentations. Cet épisode de Jozebig et Merlin rappelle également la façon dont le Dagda, d'après le *Livre de Leinster*, se procura son marteau en le volant par ruse à trois frères, les trois géants du conte breton.

Dans les textes français médiévaux, Merlin apparaît souvent avec une cognée ou une massue. Dans le *Livre de Merlin*, il se rend à la ville « sous l'apparence d'un bûcheron, une cognée au cou, les jambes enfouies dans de grandes bottes de cuir, vêtu d'une méchante tunique toute déchirée, hirsute et barbu. Il ressemblait tout à fait à un homme sauvage... ». Dans le poème Merlin-barde, recueilli par La Villemarqué, on trouve la strophe suivante : « Melin, Melin, où allez-vous avec vos habits percés des deux côtés ? Pauvre Melin, où allez-vous avec vos braies souillées de cendre, où allez-vous donc nu-pieds comme un pauvre de la campagne et à la main un bâton de houx ? »

¹⁴ Léon Fleuriot. *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*. Paris, Spezet : Champion, Coop Breizh, 1997, tome 1, p. 153-158.

Or, le Dagda est décrit dans les textes irlandais comme un homme ventru, laid et grossier. Il s'habille comme un paysan, porte des sandales et une tunique courte à capuchon. De plus, il est insatiable. Dans le *Livre des Invasions*, ses ennemis les Fomores, afin de lui faire perdre ses moyens pour la future bataille, lui préparent une énorme bouillie servie dans un trou creusé et au sol et contenant huit chaudrons de lait et d'avoine où nagent du mouton, du porc et de la chèvre. Il dévore tout goulûment et racle même les bords du trou avec ses doigts. Pour finir, il passe la nuit avec une jeune fomorienne, car son insatiabilité ne concerne pas seulement la nourriture. Dans la mythologie celtique continentale, le Dagda a pour correspondant le Jupiter gaulois connu sous divers surnoms : Sucellos « le bon frappeur », qui possède une massue et un chaudron, Taranis, maître du tonnerre et des éléments, et Esus.

Partons maintenant du personnage de Skolan/Yscolan, autre avatar de Merlin. Skolvan est « noir sur un cheval noir ». Or, ce type de personnage est bien attesté dans la littérature médiévale : il s'agit du chevalier noir, celui par exemple que doit affronter Owein dans la version galloise du Chevalier au Lion (dans celle de Chrétien de Troyes, c'est contre Esclados le Roux que Owein doit combattre). Ce chevalier est monté sur un cheval noir, il est vêtu de noir, et sa lance porte un gonfanon noir. Il apparaît à Owein lorsque celui-ci, après avoir versé de l'eau sur le perron de la fontaine, a déclenché un tonnerre terrible et une averse de grêle. Avant ce combat, Owein a rencontré deux autres personnages : l'hôte hospitalier qui lui offre le toit et le couvert et surtout une nourriture abondante. Puis, le géant noir, « un rustre immense et hideux à l'extrême », maître des animaux de la forêt, porteur d'une massue à laquelle ils obéissent tous et avec laquelle il assomme un cerf. Ces trois personnages n'en font qu'un seul : le Dagda, pourvoyeur de nourriture, maître des existences et des éléments.

Le noir Skolvan est un revenant, son nom vient du vieux-gallois *scaul*, irlandais *scâl*, champion, mais aussi fantôme. La hantise du froid, la pénitence dans les arbres, le don de voyance, sont propres aux revenants selon les croyances bretonnes. Or, le maître des revenants, de l'Anaon (« le peuple des âmes en peine » en breton), c'est l'Ankou, qui, avant d'être affublé d'une faux, était armé d'une massue, le *mell benniget* (« maillet béni »). Et l'Ankou n'est ni plus ni moins que l'avatar breton du Dagda.

Enfin, nous avons vu dans la première partie des contes qu'une vieille fée près d'une fontaine, ou une jument, jouait le même rôle protecteur que Merlin dans leur seconde partie, et que ce rôle était aussi celui de la mère de Raffelik dans Merlin-Barde, qui est décrite comme une vieille femme vêtue de blanc, montée sur un cheval blanc, tout comme est blanc le cheval de Rhiannon dans le *Mabinogi de Pwyll*. La fontaine et la jument nous renvoient donc à la déesse celtique Epona, connue sous les noms de Rhiannon / Modron en Bretagne insulaire, et qui correspond à la Bòann (vache blanche) irlandaise, compagne du Dagda et mère du jeune fils Aonghus ou Mac Oc. Dans la mythologie irlandaise, le Dagda est le Dieu-Père et Bòann la Déesse-Mère.

Cette Déesse-Mère celtique se reconnaît également sous les traits de la fée Viviane (ou Niniane selon les graphies données par les différents manuscrits), la compagne de Merlin, qui, comme ses consoeurs Bòann (Boyne) et Matrona (Marne), semble avoir donné son nom à une rivière, la Ninian, qui coule entre la Trinité-Porhoët et Ploërmel, à une

vingtaine de kilomètres à l'ouest de la forêt de Paimpont¹⁵. Le couple Merlin-Viviane semblerait donc correspondre au couple Dagda-Bòann.

Bibliographie

Par économie, les ouvrages cités en notes ne sont pas repris ici.

- Ar Go, Yeun. *Marc'heger ar Gergoad*. Lesneven : Hor Yezh, 1994.
- Chrétien de Troyes. *Le Chevalier au Lion ou le roman d'Yvain*. Paris : Lettres Gothiques, 1994.
- Fleuriot, Léon, Jean-Claude Lozac'hmeur, Louis Prat. *Récits et poèmes celtiques*. Paris : Stock, 1981, p. 217-229.
- Foulon-Ménard, Joseph. « La tradition de Merlin dans la Forêt de Brocéliande & Le conte de Merlin. » *Mélanges historiques, littéraires, bibliographiques publiés par la Société des Bibliophiles bretons*, tome premier, Nantes, 1878. p. 1-21.
- Fulup, Jef. *War roudoù Merlin e Breizh*. Mouladurioù Hor Yezh, 1986.
- Jarman, A.O.H. *The legend of Merlin*. Cardiff : University of Wales Press, 1960.
- Jarman, A.O.H. « The Welsh Myrddin poems. », *Arthurian Literature in the Middle Ages*, R.S. Loomis (dir.), Oxford : Clarendon Press, 1959, p. 20-30.
- Lambert, Pierre-Yves. *Les quatre branches du Mabinogi et autres contes gallois du Moyen-Age*. Paris : Gallimard, l'aube des peuples, 1993.
- Laurent, Donatien. « La gwerz Skolan et la légende de Merlin. », *Ethnologie Française*, t. 1, n° 3-4, 1972, p. 19-54.
- Laurent, Donatien. *Aux sources du Barzaz-Breiz, la mémoire d'un peuple*. Douarnenez : Ar Men, 1989, p. 287-296.
- Luzel, François-Marie. *Contes populaires de la Basse-Bretagne*. trad. de Françoise Morvan, Rennes : PUR, Terre de Brume, 1999, tome 2, p. 221-252.
- Monmouth, Geoffroy de. *Historia Regum Britanniae*. trad. de Laurence Mathey-Maille, Paris : Les Belles Lettres, 1992.
- Monmouth, Geoffroy de, *Vita Merlini*. trad. de Isabelle Jourdan, Castelnau-le-lez : Climats, 1996.
- Nennius. *Historia Brittonum*. trad. de Christiane M.J. Kerboul-Vilhon, Sautron : éd. du Pontig, 1999.
- Philipot, Emmanuel. « Contes bretons relatifs à la légende de Merlin. », *Mélanges bretons et celtiques offerts à Joseph Loth*, Rennes : Plihon, 1927. Annales de Bretagne, volume hors-série, p. 349-363.
- Sterckx, Claude. *Eléments de cosmogonie celtique*. Bruxelles : Editions de l'Université de Bruxelles, 1986.
- Sterckx, Claude. « Débris mythologiques en Basse-Bretagne. » *Bretagne et pays celtiques, langues, histoire, civilisation. Mélanges offerts à la mémoire de Léon Fleuriot*, Saint-Brieuc, Rennes : Skol, PUR, 1992, p. 403-413.
- Walter, Philippe. *Le devin maudit. Merlin, Lailoken, Suibhne*. Grenoble : Ellug, 1999.

¹⁵ Michel Rousse. « Niniane en Petite-Bretagne. » *Bulletin Bibliographique de la Société Internationale Arthurienne*, tome 16, 1964, pp. 107-120.